

CENDRILLON



Chapitre 1

Il était une fois une fille qui s'appelait Cendrillon. Chez elle, elle est obligée de nettoyer toute la maison et ses sœurs ne sont pas gentilles avec elle. Elles se moquent toujours d'elle.

Un jour, on apprend qu'un bal est organisé au château. Les sœurs ne veulent pas que Cendrillon aille au bal. Elles partent au bal sans Cendrillon qui reste toute seule à la maison.

Chapitre 2

Heureusement, une fée vient. Elle donne à Cendrillon une robe brillante. Elle lui fait aussi des pantoufles de verre qui sont brillantes avec des petits nœuds. La fée transforme des souris en chevaux et une citrouille en carrosse. Cependant, Cendrillon doit rentrer à la maison avant minuit.

Cendrillon s'en va au bal pour danser. Les sœurs de Cendrillon qui s'appellent Jabotte et Nastasie sont là. Elles veulent que le prince les épouse, mais le prince ne les aime pas. Le prince vient chercher Cendrillon pour danser. Ils dansent ensemble et tombent amoureux un de l'autre.

Chapitre 3

Minuit arrive. Cendrillon se rappelle qu'il faut qu'elle rentre avant minuit. Cendrillon part en courant dans les escaliers du château, elle perd une pantoufle. Elle arrive chez elle avant ses sœurs. Le carrosse redevient une citrouille et les chevaux redeviennent une souris. Le prince, qui veut épouser Cendrillon, retrouve la chaussure de verre. Il veut retrouver Cendrillon. Il demande à toutes les jeunes filles du royaume de venir au château pour essayer la pantoufle. Cendrillon et ses sœurs vont essayer la chaussure. Cendrillon est la seule fille qui peut la mettre à son pied. Le prince est heureux, il a retrouvé la jeune fille. Cendrillon et le prince se marient et ont beaucoup d'enfants.

Yvan Pommaux, Une nuit, un chat...



Chapitre 1

Toutes ses nuits, Groucho les a passées sagement dans son lit. Mais cette nuit, poussé par une force mystérieuse... Groucho franchit la lucarne et sort, seul. Ses parents s'y attendaient.

— Ça y est. Je l'entends. Il sort.

Oui, chérie, je le vois. C'est pour cette nuit.

Tous les parents chats attendent avec angoisse cette nuit-là : la nuit où leur enfant sort pour la première fois seul. Ne risque-t-il pas de se perdre, le pauvre petit ? De tomber d'un toit, ou dans un trou ? Il y a pire : un énorme rat d'égout, qui a dévoré plusieurs chatons, rôde dans le quartier... Or, chez les chats, il existe une loi, une règle d'or : lorsqu'un chaton sort pour la première fois, seul, la nuit, ses parents le laissent faire. Empêcher leur chaton de sortir cette nuit-là serait un déshonneur pour des chats.

Chapitre 2

Mais peut-être pourrais-tu le suivre sans qu'il s'en doute !

— Tu as raison ! Personne ne le saura ! De toute façon, je ne pourrais pas rester là toute la nuit à attendre sans devenir fou !!

La nuit est douce. Elle est toute proche, caressante. La nuit, tout peut arriver. Groucho sent qu'il va vivre des moments exaltants, des moments superbes, des moments délicieux, vertigineux et rebondissants

Chapitre 3

La nuit, les chats dorment, lisent, se câlinent, se promènent... ou font la fête. La nuit... Groucho constate que tous les chats ne sont pas gris. Bientôt, de grandes ombres bizarres l'entourent. Groucho n'a pas peur des ombres... sauf si elles sont trop grandes ou trop bizarres. Parfois, la nuit s'amuse à donner une ombre effrayante à un être inoffensif. Parfois la nuit ne s'amuse plus...

Je m'appelle Groucho !

Et moi Kitty !

C'est la première fois que je sors seul, la nuit !

Moi aussi !

Le rat d'égout !

Fuir, fuir à toutes jambes, c'est la seule issue. Mais la lutte est inégale. Par bonheur, le rat trébuche. Il tombe sur le pavé, mais il se relève aussitôt, écumant de rage, et reprend la poursuite

Chapitre 4

« Au dernier moment », dit Groucho à Kitty, « tu passeras à droite du trou et moi à gauche ! » Aussitôt dit, aussitôt fait ! Quant au rat... Le rat ? Quel rat ? Il n'y a plus de rat !

Malin mon fils !!

« Quelle nuit sublime ! » dit Kitty, mais elle ajoute : « Il faut rentrer à présent ! » En effet, les chats rentrent toujours avant l'aube. Groucho découvre à cette occasion que raccompagner chez elle une amie, c'est le bonheur. Groucho et Kitty se donnent rendez-vous, se quittent, et Groucho, le cœur battant, regagne son toit.

« Mon enfant ! » dit sa mère.

« Fiston ! » dit son père.

« Tout va bien, mon chéri ? »

« Mais oui ! »

« Tu n'as rien de cassé ? »

« Mais non ! »

« Il ne t'est rien arrivé de grave ? »

« Non, maman... D'ailleurs, la nuit prochaine, je sors. »

LE PETIT CHAPERON ROUGE



Chapitre 1

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir; sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui allait si bien, que partout on l'appelait le petit chaperon rouge.

Un jour sa mère, ayant cuit et fait des galettes, lui dit :

- "Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade, porte-lui une galette et ce petit pot de beurre."

Le petit chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois elle rencontra le loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait; la pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit :

- "Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie."

Chapitre 2

"Habite-t-elle bien loin ?" Lui dit le loup.

"Oh ! Oui", dit le petit chaperon rouge, "c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village."

"Eh bien !", dit le loup, "je veux y aller voir aussi; je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons qui y sera. Le plus vite"

Le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait. Le loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand; il heurte : Toc, toc. -"Qui est là ?"

"C'est votre fille le petit chaperon rouge"(dit le loup, en changeant sa voix) "qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie."

La bonne mère-grand, qui était dans son lit, car elle se trouvait un peu mal, lui cria : -"ouvre la porte!"

Le loup tira la poignée, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé.

Ensuite il ferma la porte, et alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit chaperon rouge, qui quelque temps après vint heurter à la porte. Toc, toc. -"Qui est là ?"

Le petit chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du loup, eut peur d'abord, mais croyant que sa mère-grand était enrhumée, répondit :

"C'est votre fille le petit chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie."

Le loup lui cria, en adoucissant un peu sa voix : -"Ouvre la porte!"

Le petit chaperon rouge tira la poignée, et la porte s'ouvrit.

Chapitre 3

Le loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture :

"Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi." Le petit chaperon rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé.

Elle lui dit :

"Ma mère-grand que vous avez de grands bras !"

"C'est pour mieux t'embrasser ma fille."

"Ma mère-grand que vous avez de grandes jambes !"

"C'est pour mieux courir mon enfant."

"Ma mère-grand que vous avez de grandes oreilles !"

"C'est pour mieux écouter mon enfant."

"Ma mère-grand que vous avez de grands yeux !"

"C'est pour mieux voir mon enfant."

"Ma mère-grand que vous avez de grandes dents !"

"C'est pour te manger." Et en disant ces mots, le méchant loup se jeta sur le petit chaperon rouge, et la mangea.

Jack et le haricot magique



Chapitre 1

Jack vivait avec sa mère, dans une petite ferme. Ils travaillaient dur tous les deux mais ils étaient très pauvres. Un jour, leur vieille vache ne donna plus de lait et la mère de Jack décida de la vendre.

« C'est moi qui vais la conduire au marché, dit Jack.

Si tu veux, mais ne te laisse pas faire, répondit sa mère, demandes-en au moins dix pièces d'argent. »

Et Jack partit au marché, emmenant la vache au bout d'une corde. Il avait à peine fait quelques centaines de pas qu'il rencontra un petit vieux, qui marchait tout courbé sur un bâton.

« Bonjour, Jack, dit le petit vieux. Où vas-tu donc avec cette vache ?

- Bonjour monsieur, répondit Jack. Je vais la vendre au marché, et je vais en tirer un bon prix !

- Si tu veux, tu peux devenir riche comme tu n'as jamais rêvé de l'être, dit le petit vieux. Je t'achète ta vache. Regarde ! Je te donne en échange ce haricot.

- Vous vous moquez de moi ! s'écria Jack. J'en veux au moins dix pièces d'argent et vous croyez l'avoir pour un haricot ?

- Oui, mais c'est un haricot magique. Si tu le plantes, en une nuit il poussera jusqu'au ciel. Jusqu'au ciel ! Répéta Jack. »

Chapitre 2

Il était émerveillé à l'idée de posséder une plante magique et déjà il imaginait les voisins et tout le village qui défilaient dans son jardin pour admirer le haricot géant. Alors Jack vendit sa vache pour un haricot et s'empressa de rentrer à la maison, très content de lui. Inutile de dire qu'après avoir expliqué à sa mère la bonne affaire qu'il venait de réaliser, il perdit vite son air triomphal. « Âne, imbécile, idiot... », sa mère le traita de tous les noms et finit par s'effondrer sur une chaise en pleurant comme une fontaine. Très contrarié de faire pleurer sa mère, Jack jeta le haricot par la fenêtre et se mit à pleurer lui aussi. Après une bien triste soirée, il alla se coucher le cœur gros.

Le lendemain, il se leva le premier et se précipita à la cuisine pour préparer le petit déjeuner de sa mère. Mais impossible d'ouvrir les volets ! Il sortit voir ce qui les coinçait. Quelle surprise ! Un énorme pied de haricot montait contre le mur, et poussait si haut que la tige se perdait dans les nuages.

Sans hésiter, Jack commença à grimper de branche en branche, de feuille en feuille. Il grimpa...grimpa... grimpa...encore... plus haut... jusqu'au ciel. Puis il suivit une route au milieu des nuages et finit par arriver devant un château qui semblait

inhabité. Il entra et se promena dans toutes les pièces. Quelle merveille ! Elles étaient pleines de beaux meubles et de toutes sortes de richesses.

Chapitre 3

Mais, tout à coup, se dressa devant lui une géante. Sans perdre son aplomb, Jack lui dit :

« Bonjour Madame, pourriez-vous me donner un peu à manger, s'il vous plaît ? J'ai bien faim.

- Mon pauvre enfant, dit la géante, que viens-tu faire ici ? Mon mari est un ogre. Au lieu de te donner à manger, c'est lui qui va te manger ! »

Jack n'eut pas le temps de répondre car à ce moment, on entendit un grand bruit. Boum ! Bam ! Boum ! Bam !

« Vite, dit la géante, cache-toi derrière le buffet ! »

Jack se cacha et vit entrer un géant qui portait dans une main un sac et dans l'autre un mouton. Le géant jeta le sac dans un coin et des pièces d'or s'en échappèrent. Il se mit à renifler de tous côtés puis s'écria :

« ça sent la chair fraîche !

- Bien sûr, dit la femme, vivement. C'est ce mouton que vous apportez. Dépêchez-vous de le préparer pour que je puisse le faire cuire ! »

L'ogre obéit. La femme fit cuire le mouton, l'ogre le mangea et alla se coucher.

Bientôt ses ronflements faisaient trembler les murs. Alors Jack, tout doucement, sortit de sa cachette, prit le sac de pièces d'or et, en courant, s'en revint comme il était venu. Pendant ce temps, sa mère l'avait cherché et elle était très inquiète de sa disparition.

« Pauvre petit, se disait-elle, je l'ai tellement grondé hier soir, que peut-être il est parti et ne reviendra pas. » Elle fut bien surprise de le voir descendre du haricot et se précipita pour l'embrasser :

« Eh bien, petite mère, lui dit Jack, tu vois que c'était vraiment un haricot magique ! Tiens, c'est pour toi ! »

Et il lui donna le sac de pièces d'or.

La pauvre femme remercia le ciel de lui avoir donné un fils si habile et tous deux vécurent des jours heureux grâce à l'or du géant.

Au bout de quelques mois, les pièces d'or furent toutes dépensées et Jack décida de revenir au château des nuages. De branche en branche, de feuille en feuille, il grimpa le long de la tige du haricot. Quand il se trouva devant la géante, il la salua bien poliment :

« Bonjour madame, pourriez-vous me donner à manger s'il vous plaît ?

- Voyou ! s'écria la géante, n'as-tu pas honte de me demander à manger alors que, la dernière fois que tu es venu, tu nous as volé un sac de pièces d'or ? »

Avant que Jack ouvrît la bouche pour répondre, le château retentit d'un terrible bruit de pas : Boum ! Bam ! Boum ! Bam !

« Vite, cache-toi dans le four, s'écria la géante. »

Pendant ce temps, sa mère l'avait cherché et elle était très inquiète de sa disparition.

« Pauvre petit, se disait-elle, je l'ai tellement grondé hier soir, que peut-être il est parti et ne reviendra pas. » Elle fut bien surprise de le voir descendre du haricot et se précipita pour l'embrasser :

« Eh bien, petite mère, lui dit Jack, tu vois que c'était vraiment un haricot magique ! Tiens, c'est pour toi ! »

Et il lui donna le sac de pièces d'or.

La pauvre femme remercia le ciel de lui avoir donné un fils si habile et tous deux vécurent des jours heureux grâce à l'or du géant.

Au bout de quelques mois, les pièces d'or furent toutes dépensées et Jack décida de revenir au château des nuages. De branche en branche, de feuille en feuille, il grimpa le long de la tige du haricot. Quand il se trouva devant la géante, il la salua bien poliment :

« Bonjour madame, pourriez-vous me donner à manger s'il vous plaît ? »

- Voyou ! s'écria la géante, n'as-tu pas honte de me demander à manger alors que, la dernière fois que tu es venu, tu nous as volé un sac de pièces d'or ? »

Avant que Jack ouvrît la bouche pour répondre, le château retentit d'un terrible bruit de pas : Boum ! Bam ! Boum ! Bam !

« Vite, cache-toi dans le four, s'écria la géante. »

Chapitre 4

Jack bondit dans le four pour se cacher, mais il laissa la porte entrouverte, de façon à pouvoir observer ce que faisait le géant. Il le vit poser sur la table un cochon et une cage. Puis le géant se mit à arpenter la cuisine en reniflant de tous côtés :

« ça sent la chair fraîche ! s'écria-t-il.

-Mais, dit la géante, c'est ce cochon bien gras que vous avez apporté. Aidez-moi à le préparer pour le faire cuire.

-Oui, dit le géant, j'ai bien envie d'un cochon rôti au four.

-Non, dit la géante, ce cochon sera meilleur cuit à la broche. »

Ils firent donc cuire le cochon dans la cheminée. L'ogre le mangea avec grand appétit, puis il ouvrit la cage et en sortit un oie d'or. Il la posa sur la table et dit :

« Ponds un œuf d'or. »

Et l'oie pondit un œuf d'or.

Le géant caressa un moment l'oie d'or puis ses yeux se fermèrent et il s'endormit dans son fauteuil. Aussitôt, Jack sortit de sa cachette, prit l'oie et à toutes jambes s'en revint comme il était venu.

Chapitre 5

Désormais, Jack et sa mère n'eurent plus de soucis car l'oie pondait un œuf d'or tous les jours.

Mais les mois passèrent et Jack finit par trouver ennuyeuse sa petite vie tranquille. Il avait envie de voir encore une fois tous les trésors que le géant entassait dans son château. Alors, de branche en branche, de feuille en feuille, il reprit la route des nuages.

Cette fois, il jugea plus prudent de ne pas se faire voir de la géante. Il se faufila dans le château, gagna la cuisine et grimpa sur une étagère. Là, il se cacha derrière le pot de farine. Au bout d'un moment, il entendit : Boum ! Bam ! Boum ! Bam ! A peine entré dans la cuisine, l'ogre se mit à renifler de tous côtés en criant :

« ça sent la chair fraîche ! ça sent la chair fraîche ! »

La femme regarda derrière le buffet, où Jack s'était caché la première fois, puis dans le four, mais ne le trouva pas.

Ils cherchèrent le garçon partout mais n'eurent pas l'idée de regarder derrière le pot de farine. A la fin, ils pensèrent qu'ils s'étaient trompés. Jack les vit déjeuner d'une vache rôtie. Puis le géant prit dans le placard une harpe d'or et la posa sur la table :

« Joue, harpe d'or, dit le géant. »

Et la harpe se mit à jouer. Sa musique était si douce que le géant et sa femme ne tardèrent pas à fermer les yeux et à s'endormir.

Chapitre 6

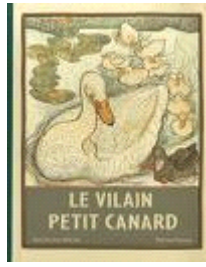
Dès que retentirent les ronflements, Jack sortit de sa cachette et prit la harpe. Mais, en quittant le château, il cogna la harpe contre la porte et elle résonna : doïng ! doïng !

A ce bruit, le géant se réveilla en sursaut et poussa un cri terrible en voyant Jack emporter la harpe. Il s'élança aussitôt pour le rattraper. Ah ! mes amis, quelle course ! le géant allait saisir le garçon mais celui-ci sauta sur la tige du haricot et commença à descendre.

Comme une sauterelle, le petit bondissait de feuille en feuille, tandis que le géant descendait lourdement. Il n'avait pas fait la moitié du chemin que Jack était déjà par terre et courait chercher un hache dans la grange, pour couper le pied du haricot. Vite ! Le géant arrive... Trop tard pour lui ! Crraac ! Le haricot s'écroule comme un arbre sous les coups du bûcheron et le géant s'écrase par terre ! Désormais, Jack ne pouvait plus revenir au château des nuages. Mais il avait eu si peur qu'il n'en avait pas envie !

Grâce aux œufs d'or, il vécut sans soucis, et quand il voulait se distraire, il écoutait la douce musique de la harpe d'or.

Le Vilain Petit Canard d'après Andersen



Chapitre 1

Oh ! Qu'il faisait bon, dehors à la campagne ! C'était l'été. Les blés étaient jaunes, l'avoine verte, le foin était ramassé par tas dans les prés verts, et la cigogne marchait sur ses longues jambes

Autour des champs et des prés il y avait de grandes forêts, et au milieu des forêts des lacs profonds ; oui, vraiment, il faisait bon à la campagne.

En plein soleil s'élevait un vieux château entouré de douves profondes, et depuis le mur jusqu'à l'eau poussaient des bardanes à larges feuilles, si hautes que les petits enfants pouvaient se cacher debout derrière les plus grandes : l'endroit était aussi sauvage que la plus épaisse forêt, et une cane était là sur son nid elle couvrait ses canetons qui devaient sortir des œufs, mais elle commençait à en avoir assez, car cela durait depuis longtemps, et on venait rarement la voir ; les autres canards aimaient mieux nager dans les douves que de grimper et rester sous une feuille de bardane pour bavarder avec elle.

Enfin les œufs craquèrent l'un après l'autre, on entendait: "clac clac !", tous les jaunes d'œufs étaient devenus vivants et sortaient la tête.

- Coin, coin ! disait la cane.

Et les canetons s'agitaient tant qu'ils pouvaient, et regardaient de tous les côtés sous les feuilles vertes, et la mère les laissait regarder autant qu'ils voulaient, car le vert est bon pour les yeux.

Comme le monde est grand, disaient tous les petits!

Et ils avaient, en effet, un beaucoup plus grand espace que lorsqu'ils étaient enfermés dans leurs œufs.

- Croyez-vous que c'est là le monde entier ? disait la mère. Il s'étend loin de l'autre côté du jardin, jusqu'au champ du prêtre Mais je n'y ai jamais été... Vous êtes bien là tous, au moins ?

Et elle se leva. Non, je ne les ai pas tous. Le plus grand œuf est encore là ; combien de temps ça va-t-il encore durer ? J'en ai bientôt assez. Et elle se recoucha.

Eh bien ! comment ça va ? dit une vieille cane qui venait en visite.

- Ça dure bien longtemps pour un seul œuf, dit la cane couchée. Il ne veut pas se percer ; mais tu verras les autres, ce sont les plus jolis canetons que j'aie vus ; ils ressemblent tous à leur père.

- Laisse-moi voir cet œuf qui ne veut pas craquer, dit la vieille. Mais c'est un œuf

de dinde, tu peux m'en croire ! Moi aussi, j'y ai été pincée une fois, et j'ai eu bien du mal avec les petits, car ils ont peur de l'eau, je dirai ! Je ne pouvais pas les décider à y aller ; j'avais beau les crier, rien n'y faisait...

Laisse-moi voir... mais oui, c'est un œuf de dinde ; tu n'as qu'à le laisser et enseigner la nage aux autres enfants.

- Je resterai tout de même dessus encore un peu de temps, voilà si longtemps que j'y suis. Je peux bien continuer.

- Comme tu voudras ! dit la vieille cane.

Et elle s'en alla .Enfin le gros œuf creva.

Chapitre 2

- Pip ! Pip ! dit le petit en sortant.

Il était grand et laid. La cane le regarda.

Voilà un caneton terriblement gros, dit-elle ; aucun des autres ne lui ressemble ; ce ne serait pas tout de même un dindonneau ; enfin, on verra ça bientôt ; il faudra qu'il aille à l'eau, quand je devrais l'y pousser à coups de patte.

Le lendemain, il fit un temps délicieux ; le soleil brillait. La mère cane vint au bord de la douve avec toute sa famille. Plouf ! elle sauta dans l'eau.

- Coin, coin, dit-elle.

Et les canetons plongèrent l'un après l'autre ; l'eau leur passait par-dessus la tête, mais ils revenaient tout de suite à la surface et nageaient gentiment ; leurs pattes s'agitaient comme il faut, et tous étaient là, même le gros gris si laid nageait avec les autres.

Non, ce n'est pas un dindon, dit la cane ; regardez-moi comme il sait bien se servir de ses pattes, et comme il se tient droit ! C'est bien un petit à moi ! et, en somme, il est tout à fait beau, à bien le regarder ! Coin, coin !... venez avec moi maintenant, que je vous mène dans le monde, et vous présente dans la cour des canards, mais tenez-vous toujours près de moi, afin qu'on ne vous marche pas sur les pattes et méfiez-vous du chat.

Et ils arrivèrent dans la cour des canards. Le vacarme y était effroyable, parce que deux familles se disputaient une tête de poisson, et ce fut le chat qui l'attrapa. Voyez, c'est ainsi que va le monde, dit la mère cane.

Et elle se frotta le bec, car elle aurait voulu avoir la tête d'anguille, elle aussi.

- Jouez des pattes, dit-elle, et tâchez de vous dépêcher, et courbez le cou devant la vieille cane, là-bas ; c'est elle qui a le plus haut rang de toutes ici ; elle est de race espagnole, c'est pourquoi elle est grosse, et vous voyez qu'elle a un ruban rouge à la patte; c'est magnifique, cela, c'est la plus haute distinction qu'une cane puisse avoir, cela signifie qu'on ne veut pas s'en défaire, et que les animaux et les hommes doivent la reconnaître. Allons, grouillez-vous... ne vous mettez pas dans mes pattes, un caneton bien élevé marche en écartant les pattes, comme père et mère. C'est bien ! Maintenant, courbez le cou et dites : coin, coin ! Et les petits obéissaient.

Chapitre 3

Mais les autres canes, tout autour, les regardaient et disaient à voix haute :
- Regardez-moi ça; nous allons avoir une famille de plus; comme si nous n'étions pas assez nombreux déjà. Et fi ! quelle mine a l'un de ces canetons ! Celui-là, nous n'en voulons pas !

Et aussitôt une cane de voler et de le mordre au cou.

- Laisse-le tranquille, dit la mère, il ne fait rien à personne.

- Non, dit la cane qui avait mordu, mais il est trop grand et cocasse, il faut le taquiner.

- Ce sont de beaux enfants que vous avez, la mère, dit la vieille cane ornée d'un ruban à la patte. Tous beaux à l'exception de celui-là ; je voudrais que vous puissiez le refaire.

- Ce n'est pas possible, madame, dit la mère cane. Il n'est pas beau, mais il a très bon caractère, et il nage aussi joliment qu'aucun des autres. Et même, j'ose ajouter que, selon moi, il embellira ou deviendra un peu plus petit avec le temps. Il est resté trop longtemps dans son œuf, c'est pourquoi il n'a pas eu la taille convenable.

- D'ailleurs c'est un canard, dit-elle, ça n'a donc pas autant d'importance. Je crois qu'il sera vigoureux et qu'il fera son chemin.

- Les autres canetons sont gentils, dit la vieille, faites donc maintenant comme chez vous, et si vous trouvez une tête de poisson, vous pourrez me l'apporter !

Et ils furent comme chez eux.

Mais le pauvre caneton qui était sorti de l'œuf le dernier, et qui était si laid, fut mordu, bousculé, à la fois par les canes et les poules. Il est trop grand, disaient-elles toutes. Le pauvre caneton ne savait où se fourrer, il était désolé d'avoir si laide mine et d'être la risée de toute la cour des canards.

Ainsi se passa le premier jour, et ce fut de pire en pire ensuite.

Chapitre 4

Le pauvre caneton fut pourchassé par tout le monde, même ses frères et sœurs étaient méchants pour lui, et disaient :

Si seulement le chat t'emportait, hou, le vilain !

Et la mère disait :

- Je voudrais que tu sois bien loin !

Et les canards le mordaient, les poules lui donnaient des coups de bec, et la fille qui donnait à manger aux bêtes, le renvoyait du pied.

Alors il s'envola par-dessus la haie Et il parvint au grand marais habité par les canards sauvages. Il y passa toute la nuit, très las et triste.

Le matin, les canards sauvages se mirent à voler, ils virent leur nouveau camarade.

Quelle sorte d'oiseau es-tu ? Demandèrent-ils.

Et le caneton se tourna de tous les côtés, et salua du mieux qu'il put.

- *Tu es vraiment laid, dirent les canards sauvages, mais ça nous est égal, pourvu que tu ne te maries pas dans notre famille.*

Le pauvre ! il ne pensait guère à se marier, il demandait seulement qu'on lui permit de coucher dans les roseaux et de boire un peu d'eau du marais.

Il resta là deux jours, après quoi deux oies sauvages arrivèrent, ou plutôt deux jars sauvages, car c'étaient deux mâles ; il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient sortis de l'œuf, aussi étaient-ils fort insolents.

- *Ecoute, camarade, dirent-ils, tu es si laid que tu nous plais ; veux-tu venir avec nous et être oiseau migrateur ?*

Il y a tout près d'ici un autre marais où sont de charmantes oies sauvages, toutes demoiselles, qui savent dire coïn-coïn ! Tu es bien capable d'y avoir du succès, laid comme tu es !

Soudain, au-dessus d'eux, on entendit : Pif, paf ! et les deux jars sauvages tombèrent morts dans les roseaux, et l'eau devint rouge sang ; pif, paf résonna de nouveau, et des troupes d'oies sauvages s'envolèrent des roseaux et les coups de fusil éclatèrent encore.

C'était une grande chasse ; les chasseurs étaient autour de l'étang, quelques-uns, même, dans les branches des arbres, qui s'étendaient jusqu'au-dessus des roseaux

Les chiens entrèrent dans la vase, plaf, plaf ! Joncs et roseaux s'inclinaient de tous côtés ; c'était effroyable pour le pauvre caneton, qui tourna la tête pour la cacher sous son aile, et à ce moment même un grand chien terrible se trouva devant lui ; le chien avait une longue langue qui pendait et de vilains yeux horriblement brillants ; il approcha sa gueule du caneton, montra ses dents pointues... et plaf ! Il s'en alla sans y toucher.

- *Oh ! Dieu merci, soupira le caneton, je suis si laid que même le chien ne veut pas me mordre.*

Chapitre 5

Et il demeura immobile pendant la grêle de plomb dans les joncs et la pétarade des coups de feu.

Le calme ne revint que tard dans la journée, mais le pauvre petit n'osa pas encore se lever, il attendit plusieurs heures avant de regarder autour de lui, et alors il se dépêcha de quitter le marais le plus vite qu'il put ; il courut à travers champs et prés, le vent soufflait si fort qu'il avançait à grand-peine.

Vers le soir, il atteignit une pauvre petite cabane de paysan ; elle était si misérable qu'elle ne savait pas de quel côté elle devait tomber, si bien qu'elle restait debout.

La tempête faisait tellement rage autour du caneton qu'il dut s'asseoir sur sa queue pour y résister ;

La cabane était la demeure d'une vieille femme qui vivait avec son chat et sa poule, et le chat, qu'elle appelait Fiston, savait faire gros dos et ronronner, la poule avait de très petites pattes basses, et pour cette raison s'appelait

Kykkeli-courtes pattes elle pondait bien, et la femme l'aimait comme son propre enfant.

Le matin, on vit tout de suite le caneton étranger, et le chat se mit à ronronner et la poule à glousser.

Qu'y a-t-il ? dit la femme, qui regarda autour d'elle.

Mais elle ne voyait rien, et crut que c'était une cane grasse qui s'était égarée.

- Voilà une bonne prise, dit-elle, je vais avoir des œufs de cane pourvu que ce ne soit pas un canard ! Enfin, on verra !

Et le canard fut admis pendant trois semaines, pour voir, mais aucun œuf ne vint.

Chapitre 6

- Sais-tu pondre ? Demandait-elle.

- Non.

- Alors, tu n'as qu'à te taire.

Et le chat disait :

- Sais-tu faire le gros dos, ronronner ?

- Non.

- Alors tu n'as rien à dire.

Et le caneton restait dans son coin, et il était de mauvaise humeur; aussi vint-il à penser au grand air et à l'éclat du soleil ; il eut le désir de nager sur l'eau, il finit par ne pouvoir s'empêcher d'en parler à la poule.

- Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-elle. Tu n'as rien à faire, c'est pourquoi il te vient de drôle d'idées. Ponds ou ronronne, et ça te passera !

- Mais c'est délicieux de nager sur l'eau, dit le caneton... et délicieux d'avoir de l'eau par-dessus la tête et de plonger jusqu'au fond !

- Bon, voila-t-il pas un beau plaisir, dit la poule. Tu es fou. Demande au chat, je ne connais pas d'animal plus intelligent, s'il aime nager sur l'eau... ou plonger. Je ne parle pas de moi... Demande même à notre patronne, la vieille femme, il n'y a personne au monde de plus intelligent, crois-tu qu'elle ait envie de nager ou d'avoir de l'eau par-dessus la tête ?

- Vous ne me comprenez pas, dit le caneton.

- Bon, si nous ne te comprenons pas, qui est-ce qui te comprendrait ? Tu ne prétends pas tout de même, être plus intelligent que le chat et la femme ?

Ne fais pas le fou, enfant, et remercie de tout le bien qu'on t'a fait. N'es-tu pas entré dans une maison chaude ? Mais tu es un idiot. .

- Je crois que je vais m'en aller dans le vaste monde, dit le caneton.

- Eh bien, fais-le donc, dit la poule.

Et le caneton partit ; il nagea sur l'eau, il plongea, mais tous les animaux le dédaignaient à cause de sa laideur.

Chapitre 7

Puis, l'automne arriva, les feuilles, dans la forêt, devinrent jaunes et brunes, le vent s'en empara, elles dansèrent de tous côtés, et en haut, dans l'air, on sentait le froid ; les nuages étaient lourds de grêle et de flocons de neige, et dans la haie le corbeau criait : "aô, aô !" tant il avait froid ; il y avait de quoi geler, vraiment ; le pauvre caneton n'était certes pas à son aise.

Un soir, comme le soleil se couchait, arriva tout un troupeau de beaux grands oiseaux, qui sortaient des buissons ; jamais le caneton n'en avait vu d'aussi ravissants, ils étaient entièrement d'une blancheur éclatante et avec de longs cous flexibles ; c'étaient des cygnes, ils poussèrent un cri, déployèrent leurs grandes ailes magnifiques, et s'envolèrent pour s'en aller vers des pays plus chauds, par delà les mers ; ils volaient très haut, très haut, et le vilain petit caneton éprouva une impression étrange il se mit à tourner en rond dans l'eau, comme une roue, tendit le cou en l'air vers ces oiseaux, poussa un cri si fort et si bizarre que lui-même en eut peur.

Oh, il n'oublierait jamais ces charmants oiseaux, ces heureux oiseaux, et sitôt qu'il ne les vit plus, il plongea jusqu'au fond, et lorsqu'il revint à la surface, il fut comme hors de lui. Il ne savait pas le nom de ces oiseaux, ni où ils allaient, mais il les aimait comme jamais il n'avait aimé personne ; il n'en était pas du tout jaloux, comment aurait-il pu avoir l'idée de souhaiter une telle grâce, il aurait été heureux si seulement les canards l'avaient supporté parmi eux... pauvre vilaine bête.

L'hiver fut extrêmement froid ; le caneton dut tout le temps nager dans l'eau pour l'empêcher de geler complètement ; mais chaque jour, le trou dans lequel il nageait se rétrécissait davantage ; une croûte s'y formait, qui craquait ; le caneton devait toujours y jouer des pattes, afin que l'eau ne se fermât pas ; il finit par être si épuisé qu'il ne bougea plus, et resta gelé, pris dans la glace.

Le matin, de bonne heure, arriva un paysan qui le vit, brisa la glace avec ses sabots, et l'emporta chez lui pour le remettre à sa femme. Là, il fut réveillé

Les enfants voulurent jouer avec lui, mais il croyait qu'ils lui voulaient du mal, et se sauva, tout effrayé, droit à le pot de lait, si bien que le lait tomba dans la salle ; la femme cria et battit des mains, et il s'envola dans le beurre, puis dans le tonneau à farine ; quelle mine il avait en sortant de là !

La femme criait et voulait le frapper, et les enfants couraient et se renversaient l'un l'autre pour l'attraper, et c'était des rires et des cris !... Heureusement la porte était ouverte, et le caneton se sauva parmi des buissons couverts de neige, et y resta comme endormi.

Chapitre 8

Mais ce serait trop triste de raconter toute la misère qu'il dut subir par cet hiver rigoureux...

Il était dans le marais parmi les roseaux lorsque le soleil redevint brillant et chaud. Les oiseaux chantaient, c'était un printemps délicieux.

Soudain le caneton déploya ses ailes qui l'emportèrent avec vigueur ; et en un instant il se trouva dans un grand jardin où les pommiers étaient en fleur.

*Oh, qu'il faisait bon là, dans la douceur du printemps
Et droit devant lui, sortant du fourré, s'avançaient trois beaux cygnes qui battaient des ailes et nageaient légèrement. Il reconnut les magnifiques bêtes et fut pris d'une étrange tristesse.*

Je vais voler vers vous, oiseaux royaux, et vous me massacrerez, parce que j'ose, moi qui suis si laid, m'approcher de vous ! Mais peu importe ; plutôt être tué par vous que pincé par les canards, battu par les poules, poussé du pied par la fille de basse-cour, et gelé pendant l'hiver.

Et il vola dans l'eau, où il nagea vers les superbes cygnes, qui l'aperçurent et accoururent à lui à grands coups d'ailes.

Tuez-moi si vous voulez ! dit le pauvre animal.

Et il pencha la tête sur la surface de l'eau, attendant la mort... mais que vit-il dans l'eau claire ? Il vit sous lui sa propre image, mais qui n'était plus celle d'un oiseau gris tout gauche, laid et vilain. Il était lui-même un cygne.

Peu importe qu'on soit né dans la cour des canards, si l'on est sorti d'un œuf de cygne.

il apprécia d'autant mieux son bonheur. Et les grands cygnes nageaient autour de lui et le caressaient avec leurs becs.

Des petits enfants arrivèrent dans le jardin, jetèrent du pain et du grain dans l'eau, et le plus jeune s'écria :

- Il y en a un nouveau ?

Et les autres enfants étaient ravis :

- Oui, il y en a un nouveau !

Et ils battirent des mains et dansèrent en rond, coururent chercher leur père et leur mère, on jeta dans l'eau du pain et de la galette, et tout le monde dit :

- Le nouveau est le plus beau ! Si jeune et si joli !

Et les vieux cygnes le saluèrent.

Il était tout confus, et se cacha la tête sous son aile, il ne savait plus où il en était ! Il était trop heureux.

- Jamais je n'ai rêvé d'un tel bonheur quand j'étais le vilain petit canard.

Le petit chaperon vert



Chapitre 1

Il était une fois une petite fille que tout le monde appelait « Petit Chaperon Vert » parce qu'elle portait une sorte de capuchon pointu et vert. Sa grande sœur portait un chaperon jaune et sa meilleure amie un chaperon bleu.

Mais elle avait une ennemie (une petite fille qu'elle détestait parce que c'était une menteuse) qui portait un chaperon rouge... .. et celle-là, elle la détestait vraiment. Un jour, sa mère lui dit:

« Petit Chaperon Vert, ta grand-mère est très malade. »

« Oh non! » fit la petite fille qui aimait beaucoup sa grand-mère.

« Il faut lui porter des médicaments et des bonnes choses à manger, mais ni ta sœur, ni ton père ne sont là. Est-ce que tu as le courage d'y aller, malgré le loup qui rôde, affamé, dans la forêt? »

« Bien sûr », répondit la petite fille.

« Voilà, prends ce panier et va, mais fais bien attention au loup ! »

« Oui, oui », dit la petite fille.

Elle partit courageusement après avoir mis son chaperon vert.

Et dans le bois, qui rencontra-t-elle?

Le Petit Chaperon Rouge, qui cueillait des fleurs et ramassait des champignons !

Elle aussi avait un panier rempli de médicaments et de nourriture, et le Petit Chaperon Vert pensa que sa grand-mère aussi devait être malade. Comme elle la détestait, elle ne lui dit pas bonjour et passa son chemin.

Elle n'avait pas fait cent pas qu'un énorme loup noir la croisa en courant, hors d'haleine. Une fois remise de ses émotions elle reprit son chemin.

Elle n'eut même pas le temps d'avoir vraiment peur, tellement le loup allait vite; et lui ne fit pas attention à la petite fille tout de vert vêtue, assise dans les herbes vertes de la forêt.

Une fois remise de ses émotions elle reprit son chemin.

Arrivée chez sa grand-mère, le Petit Chaperon Vert tapa à la porte.

La petite fille donna ses médicaments et les bonnes choses à manger à sa grand-mère. La vieille dame ne voulut même pas y goûter tant elle se sentait mal.

« Ne t'approche pas de moi », dit-elle à la petite fille, « tu es mignonne à croquer mais j'ai un gros rhumbe et tu risques de l'attraper. Il ne mbanquerait plus que ça! » « Bien, Grand-Mère », dit la petite fille. « Alors je m'en vais. Au revoir! Ah! J'ai oublié de te le dire: j'ai rencontré le loup.

« Hein ? » fit la grand-mère. « Mbon Dieu! Et tu n'as pas eu peur ? »

« Pas du tout », dit la petite fille. « Il courait tellement vite qu'il n'a pas eu le temps de me voir. » « Mbon Dieu! » répéta la grand-mère. « Quelle chance tu as eue ! » Elle lui fit un baiser sur la main et la petite fille s'en alla.

Chapitre 2

Sur le chemin du retour, elle croisa le Petit Chaperon Rouge qui continuait à cueillir des fleurs bien tranquillement.

« Tu sais », lui dit le Petit Chaperon Vert, « je ne t'aime pas mais je voudrais quand même te prévenir : j'ai vu le loup, tout à l'heure! »

« Moi aussi, moi aussi », chantonna le Petit Chaperon Rouge en lui tirant la langue. « Il m'a même demandé Ce-que-je-faisais... ...Dans les bois Et-où-j'allais Avec mon panier.....Nanananère ! »

« Attention, il est très méchant! », dit le Petit Chaperon Vert. « Tu chantes, tu chantes, mais tu sais ce qui peut arriver ? Eh bien, il peut te manger et même manger ta grand-mère ! »

« Manger ma grand-mère? » fit le Petit Chaperon Rouge en levant les yeux au ciel. « Pfff ! Tu dis n'importe quoi ! »

« On verra », dit le Petit Chaperon Vert, « on verra ! »

Le Petit Chaperon Rouge lui tira une dernière fois la langue et continua à cueillir des fleurs comme si de rien n'était. Le Petit Chaperon Vert rentra à la maison.

« Alors ? » lui dit sa maman. « Tout s'est bien passé ? »

« Très bien », dit le Petit Chaperon Vert. Mère-grand a simplement un gros rhume et elle n'a pas voulu m'embrasser. Je lui ai quand même donné tout ce que tu as préparé pour elle. »

« Bien », dit sa maman. « Et tu n'as rencontré personne dans le bois ? »

« Si! Le Petit Chaperon Rouge. Et puis le loup, aussi. »

« Mon Dieu! » fit la maman. « Le Petit Chaperon Rouge ? Mais c'est terrible ce que tu me dis là! Le loup va la manger! Ne sais-tu pas que le loup mange tout ce qui est rouge? La viande rouge, les fruits rouges mais surtout les petites filles habillées en rouge? »

« Mais non, Maman, ne t'inquiète pas », dit la petite fille. « J'ai vu le Petit Chaperon Rouge après avoir vu le loup et d'ailleurs, le loup courait à toute vitesse, il avait l'air très pressé. »

« Ah bon! » fit la maman avec un soupir de soulagement. « Tu me rassures. Mais quand même, je ne suis pas tout à fait tranquille, tu ne voudrais pas la raccompagner chez elle ? Je sais que tu n'aimes pas tellement le Petit Chaperon Rouge, mais si jamais il arrivait quelque chose, ce serait terrible ! Et toi, habillée en vert, avec ton chaperon vert parmi les hautes herbes vertes de la forêt verte, tu ne risques pas grand-chose et c'est d'ailleurs pour ça que je t'habille toujours en vert. »

Chapitre 3

Le Petit Chaperon Vert retourna courageusement dans le bois bien que la nuit fût sur le point de tomber et qu'elle détestât le Petit Chaperon Rouge.

À peine avait-elle fait deux cents pas qu'elle rencontra des chasseurs qui transportaient le loup ligoté sur une branche, tout à fait mort. Et qui les accompagnait ?

Le Petit Chaperon Rouge, qui courut vers elle dès qu'elle l'aperçut, en chantant :
« Tu avais raison.

Tu avais raison

Le loup m'a mangée

Le loup m'a mangée

Et-il-a-aussi

Mangé ma grand-mère

Nananananère. »

« Je ne te crois pas! » dit le Petit Chaperon Vert. « Tu es une menteuse. J'ai dit ça pour te faire peur et toi tu crois que c'est la vérité ? »

« Et même qu'on nous a sorties

Toutes les deux

Du ventre du loup,

Nananananère »

répondit le Petit Chaperon Rouge.

Mais le Petit Chaperon Vert lui tournait

déjà le dos et rentrait à la maison en haussant les épaules.

Arrivée chez elle, elle dit à sa mère « Maman, le Petit Chaperon Rouge est rentré chez elle et les chasseurs ont tué le loup !...

... Et tu sais ce qu'elle m'a dit, cette menteuse de Petit Chaperon Rouge? Que le loup l'avait mangée, et même qu'il avait mangé sa grand-mère! Et qu'on les avait sorties du ventre du loup toutes les deux ! »

« Oh ! » dit la Maman. « Tu sais, il y a des enfants qui mentent et ce n'est pas bien du tout. C'est pourquoi je te demande de ne jamais mentir. »

« Je te le promets », dit le Petit Chaperon Vert. Et sa mère lui fit un baiser.

« D'ailleurs, un jour, personne ne la croira plus, si elle ment tout le temps », ajouta le Petit Chaperon Vert.

« Exactement », dit sa mère.

Et toutes les deux se mirent au coin du feu en attendant que le dîner cuise.

Dehors, le vent soufflait très fort et il commençait à faire bien froid, au cœur de la forêt.

Pas de whisky pour Méphisto de Paul Thiès



Chapitre 1

Si vous voulez, je vous raconte ce qui est arrivé avec Méphisto et le whisky. Méphisto, c'est mon chat, et il est noir, mais noir! Noir comme le charbon, noir comme le chagrin, beaucoup plus noir que le fond du plus profond des chapeaux, avec une longue queue recourbée, très chaude et très douce.

Parfois, je suis triste, j'ai envie de pleurer, ça arrive. Alors Méphisto saute sur mes genoux, puis sur la table. Il piétine la rédaction qui démarre pas, les divisions qui se noient, les multiplications qui s'embourbent. Il ronronne et me caresse le bout du nez du bout de la queue, et ça me console.

Méphisto, c'est sûrement un sorcier déguisé en chat.

Il a des yeux scintillants comme des étoiles, une voix qui monte et descend plus vite que celle d'un violon. Il vagabonde sur les toits gris et froids, traverse silencieusement la nuit, renifle le lapin dans la cocotte minute et le lait chaud dans la casserole... et il devine toujours ce que je pense.

Moi, c'est Microbe. Bonjour!

J'ai les cheveux blonds, les yeux bleus, cinq taches de rousseur, pas plus, plus deux sur le nez, et de gros ennuis en calcul.

Des ennuis horrrribles, avec des tas de zéros. Ennuis-calculs, ennuis-cauchemars... Heureusement, il y a Miloud, mon meilleur copain, un grand, la tête pleine de chiffres et une bosse des maths plus grosse que sa tête. Son père casse des rues au marteau-piqueur. Ils habitent au même étage que nous, la première porte à droite, juste sous les toits, là où même l'escalier a du mal à grimper. Des hivers à enrhummer un bonhomme de neige, des étés à dessécher un dragon. Une chambre plus petite qu'une tasse de café.

Maman et moi, on est en face. Notre chambre est plus petite qu'une petite cuillère. Je dors par terre, et mes doigts de pied raclent contre le mur. Maman travaille au restaurant du rez-de-chaussée, à laver la vaisselle et à frotter par terre. Son patron s'appelle monsieur Félix; il est gentil, et, le soir, il me laisse visiter les marmites, farfouiller les restes, lécher le fond des plats.

Miloud adore compter et recompter, soustraire, additionner des choux, des carottes et des robinets de baignoire. Il m'aide pour mes devoirs. Mais parfois, la prof déclenche une interro écrite atomique. Alors, catastrophe, je récolte un plein panier de zéros. Et Méphisto me console. Il saute sur mon épaule, se frotte contre ma joue, me raconte des histoires gentilles, et j'oublie les problèmes, et mes problèmes. Un vrai sorcier!

Chapitre 2

Et puis, un jour, il y a le cambriolage, en face, chez le bijoutier. Deux heures du matin. Deux coups de revolver. Deux millions envolés. Et des policiers partout au 14, rue Saint-Fiacre.

Nous, Maman et Méphisto, et Miloud et son père, on habite au 13, rue Saint-Fiacre. Les fiacres, c'étaient les taxis d'avant les taxis, avec des chevaux qui tiraient, et de grandes roues de bois sur les côtés. En hiver, quand la nuit tombe, je patauge dans la neige, et je joue à me faire peur. J'imagine les fantômes des fiacres de la rue Saint-Fiacre.

Bon. Mais aujourd'hui, pas la peine d'imaginer des fiacres fantômes. Dans la rue j'entends des sirènes, des ambulances, des journalistes, des caméras, des policiers qui suivent des traces.

Des traces...Des traces qui conduisent chez nous.

Alors, les policiers traversent. Ils envahissent le restau, flairent les assiettes, éventrent le frigo, soulèvent les couvercles des marmites, et puis les marmites, et puis les plaques de fonte sous les marmites. Ils comptent les fourchettes et les tranches de jambon, les ronds de serviette et les croûtons de pain, et même les grains de sel dans les salières. Ils montent l'escalier.

Ils frappent à la porte, fouillent partout. Ils frappent à la porte d'en face, fouillent partout. Et au fond d'une vieille valise, ils découvrent une montagne de billets. Ils crient, annoncent aux journalistes que ça y est, ils tiennent les coupables.

Le père de Miloud explique qu'il économise depuis des années pour acheter la petite épicerie du 16, en face du restau, et qu'il ne fait pas confiance aux banques; il préfère la vieille valise.

Personne ne l'écoute : clic clac, les menottes.

Miloud revient de l'école, avec ses cheveux frisés, son vieux cartable et un 20 sur 20 en maths : et clic clac pour lui aussi, sauf qu'on le mettra dans une prison spéciale pour enfants, jusqu'au procès.

Ils partent dans la camionnette bleue. La sirène me déchire les oreilles. Miloud, il comptera quoi, là-bas ? Les barreaux de la fenêtre et les jours de l'année. Je crie, je flanque des coups de pied à tout le monde, et un joli coup de dent au commissaire. Maman m'attrape par le cou :

- Tais-toi, Microbe!

- Mais... Faut pas les enfermer! Faut pas!

Elle soupire :- Tais-toi, ou on aura des ennuis... Tu veux que le patron nous jette à la porte? Ça me fait vraiment peur. Comme dit Maman, l'argent pousse pas sous les sabots d'un cheval... ou sous les roues d'un fiacre.

Chapitre 3

La nuit. Maman dort, Méphisto dort, roulé en boule sur le coin de mon oreiller. C'est tellement silencieux que ça me brûle les oreilles. J'ai du chagrin, ça me creuse. Je commence à rêver de gigots, de frites, de glaces géantes. Je me rappelle que le plat du jour, c'était du poulet-pommes sautées!

Je file sans réveiller Maman. Méphisto ne bouge pas : il rêve de dessins animés où enfin, enfin! Le chat croque la souris.

Je descends lentement l'escalier. Soudain Méphisto arrive, avec ses yeux de lune, ses oreilles effilées, la queue en point d'interrogation. On dirait qu'il cherche à me parler... C'est drôle, il veut m'empêcher de continuer. Il se fourre sous mes pieds, griffe mes pantoufles, miaule d'une voix furieuse. Pourtant, je ne remarque rien de spécial. La salle du restau est plongée dans l'obscurité. De la cuisine endormie m'arrivent des odeurs formidables...

La dernière marche.

Méphisto se débrouille si mal que j'écrase sa queue. Il grogne, gratte, gronde.

- Dis, tiens-toi tranquille. T'auras ta part ! Il crache et recrache, de l'électricité jusqu'au bout de ses moustaches; Dans la cuisine, je déniche des bribes de blanc, des bouts de cou, une aile presque entière. Je croque à belles dents quand...

Une lumière! Une lumière dans la pièce, derrière le restau. A cette heure-ci?

Chapitre 4

À pas de loup, avec des ruses de serpent, discret comme une souris, j'avance, j'approche

Il me tourne le dos. Il compte de l'argent. Tant d'argent que même Miloud ne saurait pas calculer si loin. Et pour s'aider à compter, il s'est servi un énorme verre de whisky.

Monsieur Félix.

Le bon monsieur Félix, le doux monsieur Félix, qui nourrit presque toute la rue. Monsieur Félix qui a traversé la rue Saint-Fiacre avec deux revolvers à l'aller et deux millions au retour...

Méphisto est tout raide. Sa queue ressemble maintenant à un point d'exclamation. Ses yeux ronds, pareils à des pièces d'or, me crient :

- Je t'avais prévenu! Je t'avais prévenu! Je retiens mon souffle. J'oublie de respirer. Je ne pense qu'à une chose : filer, disparaître, tomber dans un trou de souris, m'aplatir sous le tapis.

Mais il y a le whisky! Un verre lourd et brillant, noyé sous les billets. Deux glaçons flottent sur leur petite mer dorée, s'entrechoquent doucement... Les yeux de Méphisto s'accrochent aux glaçons.

Il m'oublie. Il oublie tout. Il saute sur la table, renverse le verre, lape précipitamment le whisky, le poil hérissé, les griffes enfoncées dans les liasses. En cinq minutes, il en déchire au moins pour cinq mille francs. Ce chat, il aurait dû être un chat de riches !

Monsieur Félix se lève, se retourne, me reconnaît.

- Microbe!

J'ai envie de crier : «C'est pas moi!» Mais c'est moi, eh oui, minuscule, avec les tables et les chaises qui dorment derrière moi, en troupeau, comme des vaches et des moutons de bois.

Méphisto miaule bizarrement, zigzague sur la toile cirée, de vilains éclairs rouges et violets au fond des yeux.

Et dans les yeux de monsieur Félix, ça danse... une petite flamme méchante, brûlante, hurlante, cherchant qui dévorer.

- Microbe...

Il respire-sanglier, ouvre des mains de gorille... Il avance. J'ai le choix : l'escalier ou la rue.

Pas l'escalier! Maman est là-haut; il ne faut pas la mettre en danger.

Reste la porte, la rue, la nuit...

D'un saut je suis dehors, à galoper sur les pavés.

Courir... courir...

De temps en temps, je jette un coup d'œil derrière moi. Il me poursuit en haletant, en grognant.

Dans le silence qui recouvre Paris, ses pas éclatent comme des coups de feu.

La rue Saint-Fiacre se déroule, étroite, ténébreuse, interminable...

Plus la peine de jouer à la peur.

Plus la peine de convoquer des pumas monstrueux et des tigres ensorcelés, de guetter en frissonnant les roues fantômes des fantôfiacres. C'est la vraie peur qui galope sur mes talons.

Boulevard Poissonnière... Deux ou trois voitures, un vague taxi, des lampadaires fatigués, des balcons endormis. Et les pas précipités, impitoyables, qui crépitent dans mon dos en rafales de mitrailleuse.

Boulevard Bonne-Nouvelle il me rattrape presque. Drôle de bonne nouvelle, pour le pauvre Microbe. La dernière, la toute dernière nouvelle dont j'entendrai parler...

J'en peux plus, je trébuche, je m'étale le nez par terre, si violemment que mes taches de rousseur se détachent presque.

Monsieur Félix me tombe dessus comme une avalanche.

Il n'a rien dans les mains, ni revolver ni couteau. Pas la peine : ses mains suffisent. Il soupire, secoue la tête :

- Dommage, petit Microbe. T'es vraiment trop curieux.

Je regarde partout, en vain : le boulevard est plus vide qu'une télé en panne. Je veux crier, mais ça ne donne qu'un gargouillement minable. C'est la fin.

Il répète :

- Dommage... Enfin, je donnerai un jour de congé à ta mère, pour l'enterrement. Il fait craquer ses doigts. Serre plus fort.

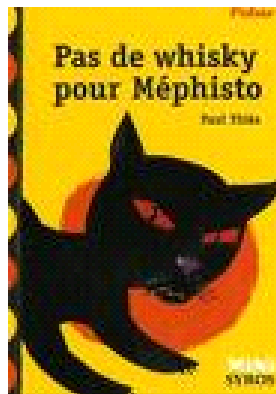
Plus fort. Et là !

Il pousse un hurlement, me lâche, saute sur le trottoir comme s'il apercevait le diable en train d'acheter un billet de loterie. C'est Méphisto !

Un Méphisto féroce, furieux, qui griffe et laboure la tête de monsieur Félix, jusqu'au sang.

Méphisto miaule, monsieur Félix hurle, et moi je braille. Ça fait qu'en cinq minutes tout recommence : les policiers, les ambulances, les caméras.

Monsieur Félix se retrouve avec des kilomètres de taffetas sur le visage. On le force à tendre les poignets et... clic clac! Cette fois, c'est la bonne. Bonne nouvelle pour Miloud !



Chapitre 5

Dans notre chambre, je caresse Méphisto. Il ronronne, cet ivrogne, ses yeux brillent, pareils à des diamants jaunes. Je l'embrasse sur les moustaches. Il déteste ça, mais il ne le montre pas. Il bâille, prend l'attitude innocente et respectable d'un chat distingué, un chat de salon, un chat de château et de chapelet, un chat en chapeau haut de forme, un chat de lady qui ne boit jamais que du thé, yes, my dear little boy.

Voilà. Miloud et son père sont revenus, et ils ont acheté la fameuse épicerie. Après l'école, Miloud et moi, on aide à la vente. Il me prête une blouse bleue tellement trop grande pour moi que je perds mon chemin entre les deux manches. Mais c'est marrant d'apprendre à me débrouiller parmi les sacs de noix et de raisins secs, les entassements de boîtes de conserve et les rangées de bocaux. Maman travaille toujours au restaurant, au service du monsieur qui remplace monsieur Félix, mais elle traverse la rue de plus en plus souvent. Miloud, Méphisto et moi, on la regarde en rigolant. Mon chat sorcier ouvre tout grand ses yeux d'or et je lis dedans : «Mariage? Mariage! » Et pourquoi pas? On boira du champagne. Et du whisky pour Méphisto!

L'assassin habite à côté. (1)



J'aimerais vous poser une question : est-ce que vous avez déjà eu peur, très peur ? Parce que moi, il y a quelques semaines, j'ai eu la trouille de ma vie.

Tout a commencé le jour où un homme est venu s'installer dans la maison d'à côté. C'était un événement parce que la maison est abandonnée depuis des années. Les murs sont devenus tout gris, tout tristes. Les volets sont cassés. Ils grincent même quand il y a du vent. Tout autour, les mauvaises herbes et les ronces ont tellement poussé qu'elles m'arrivent aux épaules. Je suis sûr qu'il y a des rats et des serpents là-dedans ! Bref, un homme est venu habiter dans cette maison. Il était habillé tout en noir. Il avait les cheveux longs et gris comme les murs de la maison. Son visage était tout pâle et il avait des yeux noirs et brillants. Et puis, il m'a paru très grand. Papa a beau dire qu'il n'est pas si grand que ça, moi je suis sûr qu'il mesure deux mètres ! Pendant des semaines, je l'ai observé discrètement le voisin... Il ne parlait à personne dans le quartier. Parfois, il restait enfermé toute la journée, sans ouvrir les volets. Et quand la nuit tombait, aucune lumière ne brillait chez lui, à part une petite lampe au sous-sol... J'avais remarqué qu'il sortait tous les mardis soir. J'ai souvent eu envie de le suivre, mais quelque chose me disait qu'il valait mieux rester chez moi...

Un soir, j'ai été témoin d'une chose abominable. Maman m'avait demandé d'aller chercher Mozart dans le jardin. Mozart, c'est mon chat. J'étais en train d'agiter les feuilles par terre pour attirer Mozart quand, tout à coup, j'ai aperçu le voisin qui rentrait chez lui. Je me suis caché derrière un arbre. Mince alors, il n'était pas seul ! Une dame l'accompagnait. C'était bien la première fois qu'il recevait quelqu'un chez lui. Ils sont entrés dans la maison, j'ai entendu la porte claquer et puis plus rien. Je me suis remis à la recherche de Mozart. Et puis soudain, j'ai entendu un hurlement terrible. Un cri d'horreur... Le cri d'une femme qu'on égorge ! Mon cœur s'est arrêté de battre. Ce cri résonnait dans ma tête. C'était affreux ! Aucun doute, ce cri venait du sous-sol de mon voisin...

J'ai été pris de panique et j'ai couru, jusqu'à la maison. Mozart a détalé lui aussi. Il est arrivé avant moi dans le salon. Mon cœur battait la chamade. Je suis monté directement dans ma chambre. J'avais du mal à respirer. Et là, j'ai regardé par la fenêtre. Il y avait de la lumière au sous-sol. J'ai attendu longtemps. Je voulais voir ce qui allait se passer. Je voulais voir la dame sortir de la maison, rentrer chez elle. Je voulais être sûr qu'il ne lui était rien arrivé... Subitement, la porte de la maison s'est ouverte. J'ai retenu mon souffle. Pourvu que...

L'assassin habite à côté. (2)



Non! Ce n'était pas vrai, ce n'était pas possible! Le voisin portait une blouse avec plein de taches dégoulinantes et il traînait derrière lui un énorme sac-poubelle qui semblait très lourd... aussi lourd qu'un être humain! Je rêvais! C'était impossible que mon voisin fût un assassin. Il n'avait pas tué cette pauvre femme. Elle était sûrement sortie par une autre porte. Mais non, je n'avais pas quitté la maison des yeux! Peut-être que mon voisin se débarrassait tout simplement de ses ordures! Mais alors, pourquoi avait-il une blouse pleine de taches... comme du sang ? Tout ça était trop horrible !

Il fallait que je prévienne mes parents le plus vite possible. Eux, ils sauraient. Je suis descendu dans le salon et je leur ai tout raconté en bafouillant. Quand j'ai commencé à parler de la poubelle, maman m'a coupé la parole. Elle est devenue toute rouge et s'est tournée vers papa en levant les yeux au ciel :

- Ton fils est complètement intoxiqué par la télé. Toute cette violence des séries américaines... Évidemment, il y a des cadavres à la pelle... ça lui monte à la tête. J'ai essayé de lui expliquer que je n'avais rien inventé, que c'était la vérité. Mais papa s'est levé, m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit :

- A partir de demain, plus de télé les jours de la semaine. Seulement le week-end. Allez, monte te coucher maintenant !

Le lendemain, je n'avais qu'une idée : voir Totor. Totor, c'est mon meilleur copain. Maman dit qu'il n'a pas une très bonne influence sur moi, que c'est un mauvais élève et qu'il est toujours prêt à faire des bêtises. Oui, c'est vrai! Mais c'est justement pour ça qu'il est mon meilleur copain! A la récré, je lui ai raconté toute l'histoire. La dame, le cri, la blouse, le sac poubelle : TOUT... Totor, il n'en revenait pas ! Pour lui, ça ne faisait pas un pli : mon voisin était un fou dangereux, évadé de prison, qui découpait les gens en morceaux...

L'assassin habite à côté. (3)



Alors voilà. Totor et moi on a décidé d'entrer en cachette dans la maison qui me faisait si peur.

Avec Totor, on avait tout prévu. Notre expédition aurait lieu le mardi suivant. J'avais réussi un coup de maître : maman avait accepté que Totor dorme à la maison. La fête foraine débutait le mercredi. J'avais donc dit à maman qu'on irait le lendemain. Après le repas, Totor et moi, on a fait semblant d'aller se coucher. On a enfilé notre pyjama, on a dit bonsoir à tout le monde, gentiment, et on est montés dans la chambre. Là, sans bruit, on s'est rhabillés et on a attendu que papa et maman aillent dormir. On n'arrêtait pas de regarder par la fenêtre pour être sûrs que l'assassin partirait, comme tous les mardis soir. A un moment, le voisin est sorti. Il a fermé la porte à clé. Il est monté dans sa voiture. Et il a disparu au coin de la rue. «Le chemin est libre !» m'a murmuré Totor. Moi, j'ai préféré ne rien dire sinon ma voix aurait trembloté. Totor avait apporté des tas de trucs dans son sac à dos: une lampe de poche, une corde, des gants de jardinage, une loupe, des tournevis, un appareil photo... Quand il n'y a plus eu aucun bruit dans la maison, Totor et moi, on est descendus sur la pointe des pieds. On a ouvert délicatement la porte d'entrée et on s'est faufilés dans le jardin. La nuit était vraiment sombre. Je suivais Totor qui avait l'air d'un fantôme noir. Il a allumé la lampe de poche et s'est enfoncé dans les hautes herbes, celles qui grouillent de rats et de serpents... Au bout d'un moment, on est arrivés devant la porte d'entrée de l'Assassin. Totor m'a dit : - Même pas besoin de mon matériel ! Il y a un carreau cassé. On n'a qu'à passer la main et ouvrir la fenêtre de l'intérieur. J'ai vu ça dans les films !

En un clin d'œil, on s'est retrouvés chez l'assassin. Ça sentait le renfermé là-dedans et il faisait aussi froid que dehors. Totor m'a mis la lampe de poche dans les mains et m'a dit : - Prends ça, je ferme la porte ! Toi, tu n'as qu'à chercher le sous-sol ! Je me suis enfoncé dans le noir, guidé par le mince filet de lumière de ma lampe de poche. Tout à coup, j'ai aperçu un escalier. C'était le passage qui menait au sous-sol... J'ai hésité un instant : «Et si on trouvait des cadavres...»

Totor m'a poussé dans l'escalier. Je suis descendu comme un automate. Au bas des marches, il y avait une porte. C'était là! J'ai ouvert la porte d'un coup sec. Et là, dans le halo de ma lampe: HORREUR ! il y avait une boîte remplie d'yeux. Des yeux ronds comme des billes qui nous regardaient. Et à côté, un squelette. Un squelette pendu au plafond! J'ai lâché la lampe en hurlant. Totor a déguerpi en moins de deux. On criait comme des fous. On est sortis aussi vite que l'éclair. On a couru dans les hautes herbes sans se retourner. Et on est rentrés à la maison, complètement terrorisés.

L'assassin habite à côté. (4)



Le lendemain, c'était mercredi, le jour de la fête foraine. Totor et moi, on n'avait pas fermé l'œil de la nuit. On avait grelotté sous notre couette sans se dire un mot. A la fête foraine, on a erré comme deux zombies. On passait devant les attractions, le regard dans le vague. Et puis, tout à coup, j'ai aperçu un grand type avec un costume noir. Ça m'a fait comme un coup dans la poitrine. Je l'ai regardé de plus près : l'assassin! Il était là, à la fête foraine. Il était sûrement à la recherche d'une nouvelle victime... Quelle horreur ! Il discutait avec la dame qui vendait les billets pour le train-fantôme. C'était peut-être elle, la prochaine sur la liste... Totor m'a pris par le bras et m'a entraîné vers eux.

J'ai crié : - Mais tu es fou, c'est trop dangereux !

Totor m'a répondu : - Écoute. L'assassin ne nous a jamais vus. Il ne nous connaît pas. Ne t'inquiète pas, nous ne risquons rien!

Nous avons fait la queue pour le train-fantôme. Je n'osais pas regarder l'assassin. Mais quand est arrivé notre tour de prendre les billets, j'ai été bien obligé. Et alors là... J'ai cru que j'avais une hallucination. C'était une revenante qui me tendait mon billet! La dame découpée en morceaux, jetée dans un sac-poubelle était là, en chair et en os! Elle discutait avec l'assassin ! Alors là, je n'y comprenais plus rien !

Je n'ai pas eu le temps de ranger les idées qui s'entrechoquaient dans ma tête. Un type nous a installés, Totor et moi, dans un wagonnet et on a commencé le parcours du train-fantôme. Il faisait tout noir et il y avait de drôles de bruits: des craquements bizarres, des cris d'animaux... Tout à coup, une chauve-souris nous a frôlé les cheveux. Totor et moi, après tout ce qu'on avait vécu, on n'allait pas être impressionnés par un spectacle! Le wagonnet avançait de plus en plus vite. Et puis la sorcière est apparue. C'est là que j'ai eu un choc. Elle poussait exactement le même cri que celui que j'avais entendu dans le jardin, le soir du crime. Je l'aurais reconnu entre mille! Un peu plus loin, un squelette est tombé du plafond. Exactement le même squelette que dans le sous-sol de l'assassin.

Totor et moi, on s'est regardés en même temps. On venait de tout comprendre. Quand on est sortis du train-fantôme, mon voisin est venu vers moi. Il m'a dit : - Je te reconnais, toi. T'es mon voisin, non ? Je te vois passer tous les jours. J'ai bredouillé : - Euh ...Je... Je... - Ça vous a plu mon train-fantôme? Allez, madame Rose, donnez-leur deux places gratuites! Alors là, Totor et moi, on n'en revenait pas !

Florence DUTRUC-ROSSET, L'assassin habite à côté.